

## CHAPITRE 1

# Codex maudits, rouleaux ressuscités

Certains textes anciens donnent l'impression d'avoir traversé le temps avec majesté, portés par une chaîne respectable de copistes, de bibliothécaires, de savants et de restaurateurs. On les imagine passant d'une main à l'autre comme des lampes sacrées, protégés par l'amour universel du savoir. C'est joli. C'est presque attendrissant. C'est surtout très incomplet.

La vérité est moins noble. Beaucoup de textes que nous lisons aujourd'hui sont des rescapés. Ils ne représentent pas ce que l'humanité a choisi de préserver dans un moment de grande sagesse collective. Ils représentent ce que le feu n'a pas atteint, ce que les censeurs n'ont pas trouvé, ce que les institutions n'ont pas réussi à neutraliser complètement, ce que les voleurs ont parfois transporté au lieu de détruire, ce que des anonymes ont caché parce qu'ils savaient que le jour officiel était devenu trop dangereux pour la mémoire.

Ces manuscrits ne sont pas seulement anciens. Ils sont blessés. Et leur blessure parle.

Un codex maya conservé en Allemagne. Un manuscrit biblique grec dispersé entre plusieurs institutions. Une bibliothèque gnostique enfouie dans une jarre égyptienne. Des rouleaux découverts dans des grottes près de la mer Morte. À première vue, ces objets appartiennent à des mondes différents. Civilisation maya, christianisme ancien, judaïsme du Second Temple, courants spirituels marginaux d'Égypte. Rien à voir, dira l'esprit pressé, celui qui aime ranger le réel dans des tiroirs parce que penser fatigue.

Pourtant, ils posent tous la même question : que devient notre idée de l'Histoire quand les textes survivants prouvent que le récit dominant n'était qu'une version parmi d'autres ?

## **Le Codex de Dresde : Un ciel maya enfermé sous verre**

Le Codex de Dresde est l'un des très rares livres mayas préhispaniques encore conservés aujourd'hui. Un objet fragile, fait de papier d'écorce plié en accordéon, couvert de glyphes et d'images, porteur de calculs astronomiques, de cycles rituels et de correspondances entre les jours, les divinités, les astres et les activités humaines. Ce n'est pas un bibelot exotique destiné à rassurer les vitrines européennes. C'est une machine intellectuelle. Un calendrier sacré. Un outil de lecture du monde.

Il contient notamment des tables liées aux cycles de Vénus et aux éclipses. Il témoigne d'une pensée où l'observation du ciel n'est pas séparée du rituel, où le calcul ne flotte pas dans le vide, où le temps n'est pas une simple ligne qui avance vers le progrès comme un petit soldat satisfait. Le temps maya est dense, cyclique, habité. Il relie les saisons, les astres, les puissances invisibles, l'agriculture, la guerre, les cérémonies et l'ordre social.

Ce genre de complexité aurait dû suffire à pulvériser l'arrogance coloniale. Elle ne l'a pas fait. L'arrogance, hélas, a une très bonne résistance aux preuves.

Lorsque les Espagnols conquièrent les territoires mayas, ils ne rencontrent pas un monde sans écriture, sans science, sans mémoire. Ils rencontrent un monde qui pense autrement. Et c'est précisément cela qui le rend dangereux. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Diego de Landa, franciscain devenu évêque du Yucatán, ordonne la destruction de nombreux objets rituels et manuscrits mayas à

Maní, en les considérant comme des instruments d'idolâtrie. Le geste n'est pas une simple crise de fanatisme isolée. Il s'inscrit dans une logique missionnaire et coloniale : pour convertir durablement, il faut frapper les supports de l'ancien monde.

Il ne suffit pas de dire aux vaincus que leurs dieux sont faux. Il faut leur retirer les livres qui prouvent que ces dieux structuraient un univers cohérent.

Le Codex de Dresde a survécu à cette destruction générale, mais sa propre trajectoire reste marquée par l'incertitude. On sait qu'il se trouve

en Europe au XVIIIe siècle et qu'il rejoint les collections de Dresde. On ne peut pas réduire toute son histoire à une scène simple de vol, avec un coupable unique, une date propre et un reçu signé par l'empire. Ce serait confortable, donc trop facile. Sa présence en Allemagne relève plutôt d'une circulation opaque, typique de ces objets arrachés à leur contexte d'origine, passés par des mains européennes, puis sanctuarisés dans des institutions capables de les conserver tout en les séparant du monde qui les a produits.

C'est là que la nuance compte. Elle ne blanchit rien. Elle empêche seulement de mentir mal.

Le manuscrit a aussi été endommagé pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque Dresde fut bombardée. Encore une fois, la mémoire échappe de peu à l'anéantissement. Le texte maya avait survécu à la conquête, au mépris colonial, à l'exil muséal ; il dut encore survivre à la guerre européenne. Un codex du Yucatán, conservé en Allemagne, abîmé par un conflit mondial : difficile de trouver meilleur symbole de la mémoire déplacée, ballottée entre des violences qui ne lui demandaient jamais son avis.

Aujourd'hui, le Codex de Dresde est étudié, numérisé, commenté. C'est nécessaire. C'est même précieux. Mais cette conservation ne doit pas effacer la question politique : pourquoi si peu de livres mayas ont-ils survécu ? Pourquoi faut-il regarder l'un des plus grands témoins écrits de cette civilisation dans une institution européenne ? Pourquoi les peuples dont il porte la mémoire ont-ils si longtemps été placés en position d'objets d'étude plutôt que d'héritiers vivants ?

La réponse tient en un mot laid : domination.

Le Codex de Dresde n'est pas seulement un manuscrit rescapé. Il est la preuve que la destruction coloniale ne visait pas seulement des terres et des corps. Elle visait aussi des calendriers, des systèmes de signes, des façons de lire le ciel. Les conquérants ne voulaient pas seulement posséder le monde. Ils voulaient décider quelle intelligence avait le droit d'être reconnue comme intelligence.

## **Le Codex Sinaiticus : Le texte sacré qui fissure l'idée d'un texte pur**

Le Codex Sinaiticus appartient à une autre histoire, mais il produit le même malaise. Rédigé en grec au IV<sup>e</sup> siècle, il fait partie des plus anciens manuscrits bibliques conservés. Il contient une grande partie de l'Ancien Testament grec, l'intégralité du Nouveau Testament, ainsi que des textes qui ne figurent pas dans la plupart des Bibles actuelles, comme l'Épître de Barnabé et une partie du Pasteur d'Hermas.

À première vue, le lecteur non averti pourrait croire qu'il s'agit d'un trésor pieux, un témoin vénérable confirmant la stabilité du texte sacré. Mauvaise pioche. Le Codex Sinaiticus est précieux justement parce qu'il montre autre chose : la transmission biblique fut un processus vivant, complexe, traversé de variantes, de choix, de corrections et de traditions textuelles différentes.

Un texte sacré n'arrive pas dans l'Histoire comme un bloc tombé du ciel, imprimé en caractères définitifs par une imprimerie divine. Il circule. Il est copié par des mains humaines. Il est corrigé, annoté, comparé, harmonisé, parfois modifié. Des passages apparaissent dans certaines traditions et manquent dans d'autres. Des livres sont lus ici, refusés là, tolérés ailleurs. La frontière entre ce qui deviendra canonique et ce qui sera rejeté n'est pas immédiatement évidente. Elle se construit.

C'est précisément ce que les dogmes aiment oublier : ils ont une histoire.

Le Codex Sinaiticus est particulièrement connu pour certaines absences significatives par rapport aux versions bibliques plus tardives. La finale longue de l'Évangile selon Marc, par exemple, ne se trouve pas dans ce manuscrit. Ce genre de détail peut sembler technique. Il ne l'est pas. Quand un passage présent dans des Bibles modernes manque dans l'un des plus anciens témoins du texte, cela rappelle une vérité simple et explosive : le texte que beaucoup présentent comme immuable a connu des états différents.

Ce constat ne « détruit » pas nécessairement la foi. Il détruit seulement la paresse de ceux qui veulent une foi sans histoire, sans philologie, sans conflit, sans trace humaine. C'est déjà beaucoup. Certains édifices théologiques ont été construits avec moins de matière et plus d'assurance.

La découverte et le déplacement du Codex Sinaiticus ajoutent une autre couche au problème. Le manuscrit est lié au monastère Sainte-Catherine

du Sinaï. Au XIXe siècle, Constantin von Tischendorf, érudit allemand, en identifie et en emporte plusieurs parties. Une partie finit à Leipzig, une autre à Saint-Pétersbourg, puis à la British Library. Le monastère Sainte-Catherine conserve également des fragments. L'histoire exacte de cette sortie du manuscrit demeure disputée : don, prêt jamais rendu, négociation inégale, transfert légitimé par l'autorité savante européenne. Selon le camp qui parle, le mot change. Le malaise, lui, reste.

Il serait trop simple d'écrire « vol » en lettres rouges et de refermer le dossier. Il serait tout aussi indécent de parler seulement de sauvetage scientifique, comme si l'Europe du XIXe siècle avait été une infirmière penchée sur les manuscrits du monde, et non aussi une puissance de captation, de prestige et de dépossession.

Le Codex Sinaiticus oblige donc à tenir deux vérités ensemble. Oui, les travaux savants ont permis de l'étudier, de le comparer, de le publier, de le rendre accessible à un public plus large. Non, cela n'efface pas la violence symbolique d'un manuscrit religieux fragmenté entre plusieurs institutions, arraché à son lieu de conservation initial, transformé en patrimoine mondial sous surveillance occidentale.

Les textes sacrés n'échappent pas à la géopolitique. Même Dieu, apparemment, a besoin d'un permis de consultation quand ses manuscrits dorment dans les bonnes bibliothèques.

Mais le cœur du scandale est encore ailleurs. Le Codex Sinaiticus rappelle que le canon biblique ne fut pas une évidence pure. Il fut un processus. Et tout processus laisse des exclus. Des variantes non retenues. Des textes marginalisés. Des lectures jugées dangereuses. Des voix qui auraient pu donner au christianisme d'autres visages, d'autres formes, d'autres équilibres.

Ce manuscrit ne dit pas que tout est faux. Il dit quelque chose de plus dérangeant : tout a été transmis par des humains. Et les humains, surtout lorsqu'ils parlent au nom de l'éternité, ont une fâcheuse tendance à glisser leurs intérêts dans la marge.

## **Nag Hammadi : La jarre qui a rendu la parole aux hérétiques**

En 1945, près de Nag Hammadi, en Haute-Égypte, des paysans découvrent une jarre contenant treize codices de papyrus reliés en cuir. Ce ne sont pas des rouleaux au sens strict, mais des livres anciens, copiés en copte, contenant des textes religieux et philosophiques longtemps connus surtout par les attaques de leurs adversaires. L'Histoire adore ce genre d'ironie : pendant des siècles, les vainqueurs ont expliqué ce que pensaient les hérétiques. Puis les hérétiques ont fini par ressortir de terre avec leurs propres mots.

La bibliothèque de Nag Hammadi contient notamment l'Évangile selon Thomas, l'Évangile selon Philippe, l'Évangile de la Vérité, le Livre secret de Jean, l'Hypostase des Archontes et d'autres traités associés à des courants gnostiques ou apparentés. Ces textes ne forment pas un bloc uniforme. Ils ne disent pas tous la même chose. Ils ne construisent pas une Église alternative prête à remplacer l'autre avec un logo plus mystérieux et des cierges mieux placés. Ils témoignent d'un christianisme ancien pluriel, traversé de spéculations, de visions cosmiques, de débats sur le salut, la connaissance, la matière, le divin, l'ignorance et la libération intérieure.

Ce qu'ils révèlent est vertigineux : le christianisme des premiers siècles ne fut pas un couloir étroit menant tranquillement à l'orthodoxie. Ce fut un champ de luttes.

Certains textes de Nag Hammadi proposent une relation au divin qui passe par la connaissance intérieure plutôt que par l'obéissance institutionnelle. D'autres présentent le monde matériel comme le produit d'une erreur, d'une ignorance ou d'une puissance inférieure. Certains donnent à des figures marginalisées une place plus complexe que celle retenue par les traditions dominantes. L'ensemble dérange parce qu'il rappelle que l'étiquette « hérésie » n'est jamais un simple diagnostic spirituel. C'est aussi un acte de pouvoir.

Nommer une pensée hérétique, c'est la placer hors du territoire légitime. C'est dire : cette voie ne sera pas transmise comme une possibilité, mais comme un danger. Elle pourra survivre seulement dans les réfutations de ses ennemis, ce qui est une manière raffinée d'être enterré vivant dans la bibliothèque du bourreau.

Les codices de Nag Hammadi semblent avoir été enfouis au IV<sup>e</sup> siècle ou après, dans un contexte où les autorités chrétiennes renforçaient

progressivement les frontières de l'orthodoxie et

condamnaient les écrits jugés déviants. On ne peut pas tout savoir avec certitude. On ne peut pas transformer chaque trou de l'archive en scène romanesque. Mais le geste d'enfouissement parle assez fort : quelqu'un a jugé préférable de cacher ces textes plutôt que de les laisser exposés au zèle des gardiens du vrai.

La suite est presque aussi révélatrice que la découverte. Les codices passent par des mains locales, des ventes, des pertes, des lenteurs académiques, des conflits d'accès, des traductions progressives. Leur publication complète mettra du temps. Même retrouvée, une mémoire ne revient pas d'un coup dans le monde. Elle doit traverser le marché, les institutions, les rivalités savantes, les barrières linguistiques, la prudence des éditeurs, la gêne des autorités religieuses. Le feu n'est pas toujours nécessaire. La lenteur suffit parfois à étouffer une déflagration.

Ce que Nag Hammadi rend impossible, en revanche, c'est la fiction d'un christianisme ancien simple, pur, déjà rangé dans les catégories ultérieures. Ces codices ne disent pas que l'orthodoxie serait forcément illégitime. Ils disent qu'elle a gagné. Et gagner, dans l'Histoire, signifie souvent réussir à faire passer sa victoire pour une évidence rétrospective.

Les hérétiques ne reviennent jamais au bon moment. Ils reviennent quand les vainqueurs ont déjà imprimé les catéchismes.

## **Les manuscrits de la mer Morte : Quand le canon n'était pas encore une forteresse**

Les manuscrits de la mer Morte ajoutent une autre fissure au mur. Découverts à partir de 1947 dans des grottes proches de Qumrân, près de la mer Morte, ils rassemblent des textes bibliques, des commentaires, des règles communautaires, des hymnes, des écrits apocalyptiques et des documents propres à un ou plusieurs groupes juifs de la période du Second Temple.

Ils datent pour l'essentiel des derniers siècles avant notre ère et du premier siècle de notre ère. Autrement dit, ils appartiennent à un moment où les traditions scripturaires juives sont déjà profondément structurées, mais où la fixation complète des corpus, des interprétations et des autorités n'a pas encore pris la forme que les lecteurs modernes imaginent parfois.

Là encore, le scandale n'est pas forcément spectaculaire. Il est plus subtil, donc plus dangereux pour les certitudes épaisses. Les manuscrits de la mer Morte montrent que les textes bibliques circulaient avec des variantes, que certains livres existaient dans plusieurs formes textuelles, que des communautés interprétaient les Écritures à travers leurs propres attentes eschatologiques, leurs conflits, leurs règles de pureté, leur vision du monde. Le texte n'était pas mort. Il travaillait.

Cette découverte a transformé les études bibliques et l'histoire du judaïsme ancien. Elle a donné accès à des témoins bien plus anciens que beaucoup de manuscrits médiévaux utilisés auparavant. Elle a aussi montré que la frontière entre texte, commentaire, règle communautaire et espérance politique pouvait être poreuse. Les Écritures ne flottaient pas au-dessus des groupes humains. Elles étaient lues, disputées, appropriées, armées.

Ces manuscrits ont eux aussi connu une histoire moderne compliquée : découverte locale, circulation fragmentaire, acquisitions par des institutions, enjeux politiques, accès longtemps limité à certains chercheurs, publication progressive. Même lorsque le texte sort de la grotte, il n'entre pas immédiatement dans le domaine commun. Il traverse d'abord les cercles restreints, les droits de publication, les rivalités, les nationalismes, les prudences académiques. La mémoire ancienne est rarement libre au moment où elle réapparaît. Elle doit encore négocier avec les vivants, cette espèce administrative.

Les manuscrits de la mer Morte ne sont pas des curiosités de spécialiste. Ils rappellent que les textes fondateurs ont eu une vie avant leur stabilisation. Ils ont circulé dans des communautés concrètes, avec des peurs concrètes, des ennemis concrets, des attentes concrètes. Ils n'étaient pas encore les monuments intouchables que des traditions ultérieures présenteront comme évidents.

Un canon, avant d'être une forteresse, est un champ de bataille où certains textes survivent mieux que d'autres.

## Sauver, déplacer, confisquer

Il serait confortable de classer les acteurs en deux camps simples : les destructeurs d'un côté, les sauveurs de l'autre. Les incendiaires contre les bibliothécaires. Les fanatiques contre les savants. Les barbares contre les restaurateurs. Le monde adore ces oppositions propres. Elles évitent de penser.

La réalité est plus sale.

Un texte peut être sauvé par celui qui le déplace. Mais ce déplacement peut aussi le couper de sa communauté. Un manuscrit peut être conservé dans une institution prestigieuse. Mais cette institution peut avoir bâti son prestige sur des siècles de déséquilibres coloniaux, économiques ou diplomatiques. Un chercheur peut rendre un document lisible. Mais il peut aussi imposer une traduction, une interprétation, une hiérarchie d'accès. Une bibliothèque peut protéger une mémoire de la destruction. Mais elle peut aussi la transformer en propriété lointaine, disponible surtout pour ceux qui maîtrisent les codes du lieu.

Il faut donc cesser de confondre survie et justice.

Le Codex de Dresde a survécu. Cela ne répare pas la destruction massive des manuscrits mayas. Le Codex Sinaiticus est accessible en fac-similé numérique. Cela ne supprime pas la dispute autour de sa sortie du Sinaï ni la fragmentation de sa conservation. Nag Hammadi a été publié et traduit. Cela ne change pas le fait que les textes qu'il contient furent longtemps condamnés, caricaturés, éliminés des circuits légitimes de transmission. Les manuscrits de la mer Morte sont étudiés dans le monde entier. Cela n'efface pas les tensions politiques et institutionnelles qui ont entouré leur accès.

La conservation est indispensable. Mais elle ne suffit pas. Elle peut même devenir une nouvelle forme de domination lorsqu'elle s'arroge le droit de parler à la place des mémoires qu'elle prétend sauver.

Ce n'est pas une raison pour mépriser les musées, les bibliothèques, les universités ou les archives. Ce serait puéril, et le monde est déjà saturé de révoltes adolescentes avec mauvaise bibliographie. La question n'est pas de savoir s'il faut conserver. La question est de savoir qui conserve, où, pour qui, dans quelle langue, avec quel accès, quelle restitution possible, quelle reconnaissance des peuples concernés, quelle honnêteté sur les conditions d'acquisition.

Sauver un texte n'est pas seulement empêcher sa disparition matérielle. C'est aussi refuser de l'enfermer dans une seconde mort : celle de la vitrine muette, du commentaire confisqué, du patrimoine sans héritiers.

## **Ce que ces textes changent**

Ces manuscrits dérangent parce qu'ils prouvent que les récits dominants ont toujours eu des voisins.

Le Codex de Dresde rappelle que les civilisations précolombiennes possédaient des systèmes savants complexes, et que leur destruction ne fut pas seulement une perte locale, mais une amputation de l'intelligence humaine. Le Codex Sinaiticus rappelle que les textes sacrés ont une histoire manuscrite, des variantes, des états successifs, et que le dogme de l'immutabilité résiste mal à la matérialité des pages. Nag Hammadi rappelle que ce qu'on appelle hérésie peut être la mémoire d'une possibilité vaincue. Les manuscrits de la mer Morte rappellent que les traditions scripturaires ont vécu avant d'être stabilisées par les autorités qui les revendiquent.

Aucun de ces textes ne nous donne une vérité simple. Ce n'est pas leur rôle. Ils font mieux que cela : ils compliquent les mensonges.

Ils empêchent les vainqueurs de prétendre que leur version était la seule. Ils obligent à reconnaître que d'autres cosmologies, d'autres christianismes, d'autres judaïsmes, d'autres rapports au texte, au divin, au temps, au salut, au monde, ont existé. Pas dans les marges imaginaires d'un roman ésotérique mal peigné, mais dans des manuscrits réels, étudiables, datables, traduisibles, matériels.

La matière est importante. Le parchemin contredit. Le papyrus insiste. L'écorce témoigne. La jarre conserve mieux que certaines institutions. La grotte a parfois plus de mémoire que le palais.

Ce que ces textes nous apprennent, au fond, n'est pas seulement que le passé était plus divers qu'on ne le raconte. C'est que l'effacement a dû travailler dur. Il a fallu brûler, condamner, déplacer, sélectionner, minimiser, traduire, classer, posséder. Il a fallu tant d'efforts pour imposer certaines versions du monde que leur prétendue évidence devient suspecte.

Quand un pouvoir passe des siècles à faire taire une voix, c'est rarement parce qu'elle ne disait rien.

## **Conclusion : Ce qui brûle encore**

Les textes de ce chapitre ne sont pas des ornements anciens. Ils ne sont pas là pour donner au lecteur le petit frisson cultivé de celui qui aime les manuscrits parce qu'ils sentent la poussière noble. Ils sont là parce qu'ils ont survécu à des systèmes qui avaient intérêt à les faire disparaître, ou au moins à les rendre inoffensifs.

Ils prouvent que la mémoire ne meurt pas toujours quand on la condamne. Parfois, elle change de cachette. Elle traverse la mer. Elle dort dans une jarre. Elle se fragmente entre quatre institutions. Elle attend dans une grotte que des bergers, des paysans, des marchands, des chercheurs et des bureaucrates viennent se disputer son retour au monde.

Mais survivre n'est pas être libre.

Tant qu'un texte est séparé de son contexte, tant qu'il est lu seulement dans la langue des dominants, tant qu'il est conservé sans restitution symbolique ou matérielle, tant qu'il est neutralisé par le folklore, la spécialisation ou la peur théologique, il reste pris dans la guerre qui a failli le tuer.

Ces codex, ces manuscrits, ces bibliothèques enterrées ne nous demandent pas de les admirer. Ils nous demandent de comprendre pourquoi ils furent menacés.

Et la réponse est brutale : ils portaient des mondes concurrents.

Le feu n'a pas tout détruit. Il a laissé des témoins. C'est souvent son erreur. Maintenant, il faut les lire comme on écoute un survivant : non pour le transformer en relique, mais pour entendre ce qu'il accuse encore.